

EXPLO-  
SION  
OF  
MEMO-  
RIES

REVUE DE PRESSE

## A Castelvetro, le riprese di un film di Maya Bosch

**Non è passata inosservata la troupe cinematografica** che oggi pomeriggio ha girato alcune scene di un film nei pressi dello svincolo A29 di Castelvetro. Telecamere, attori e fonici in azione tra le auto in un tratto di strada molto trafficato per catturare alcuni momenti del film **“Explosion of Memories”**.

Si tratta di un film documentario di produzione straniera della **regista svizzera Maya Bösch** che in questa lavoro racconta la storia di tre sorelle che si ritrovano, per la prima volta, **trent'anni dopo il terremoto del 1968 Gibellina**, davanti alle tombe dei loro parenti in Sicilia. Inizia quindi un'esplorazione di alcuni luoghi del Belice quando un'apparizione inaspettata rende folli i protagonisti del film.





Maya Bösch è cittadina svizzera e americana. Artista, regista e direttrice della compagnia sturmfrei ha studiato regia al Bryn Mawr-College di Filadelfia (USA), dove si è specializzata in teatro politico. La sua attività artistica è caratterizzata da un atteggiamento indagatore con cui esplora nuove forme del teatro e dell'arte. Nel 2000 ha fondato a Ginevra la compagnia sturmfrei con cui ha realizzato pièce teatrali ma anche installazioni, mostre e performance multidisciplinari.

Il film è realizzato in collaborazione con l'artista Vincent Hänni (musicista), Christian Lutz (fotografo) e Thibault Van Craenenbroeck (scenografo e costumista).

ZZAFF en italien par Radio Vostok:

Le ZZAFF en allemand de Radio Vostok

Le ZZAFF! aus Deutsch est dans la boîte. On vous parle de musique : Gaspard Sommer et Magic & Naked. Le metteur en scène Maya Bösch de la compagnie Sturmfrei est notre invitée et nous raconte sa prochaine performance « La Forêt d'O » dans le cadre de l'exposition « Explosion of Memories » du 15.11 au 03.12 au Commun et au Centre de la photographie à Genève. On a aussi notre mot à dire sur la sculpture en forme de Clitoris sur le rond-point de la gare à Neuchâtel. Pis, notre Matou discute des accents romands.

Tracklist de Radio Vostok:

1. Kiland (GE) – Feelin Good
2. Nathalie Froehlich (VD) – Kind of Stuck
3. The Crags (GE) – Artefact
4. East Sister (GE/BL) – Highway
5. Raki (VS) – Deathinition
6. Ella Soto (VD) – Luh Me For Me
7. Duck Duck Grey Duck (GE) – Ride My Bike
8. Purpur Spytt (GE) – Limp
9. Danitsa (GE) – Bachata
10. Sandor (VD) – Rincer à l'eau
11. Space Age Sunset (GE) – Coppet Garden

Team:

Animation : Matou

Chronique musique : texte de Sabrina, voix de Viva

Chronique musique : Stéphanie

Interview culture de Maya Bosch : Matou

Réalisation : Alexis

Communication : Mélanie

Programmation musicale : Sabrina et Vanessa

Coordination et production : Vanessa

ZZAFF en allemand par Radio Vostok:

Radio Vostok | Publié le 19 septembre 2017 | Modifié le 28 octobre 2017

Crédit photo de une : @zzaff!



#### Cyclique

Raphael et Caroline ont des mollets d'acier, tous les jours ils arpentent les collines de Lausanne en équilibre sur leur montures, casque vissé sur la tête, pieds arimés aux pédales. »



#### La quotidienne

La Quotidienne reprend dès le 11 septembre 2017 à 16h ! La Quotidienne sera diffusée du lundi au vendredi de 16h à 19h La Quotidienne est l'émission phare de la »



#### La Planète Bleue débarque dans le programme Vostok

Diffusion tous les dimanches à 9h et 21h. Nouvel épisode : 1er week-end du mois le dimanche à 9h Retrouvez le podcast des émissions sur iTunes et Mixcloud. La Planète »



#### La planète bleue

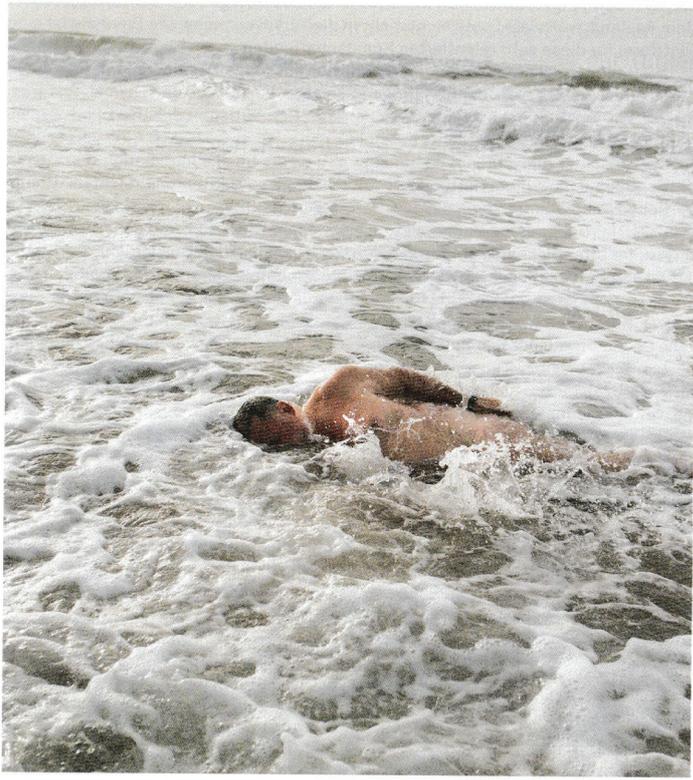
Le label genevois Mental Groove est fier de présenter le 9ème volume de LA PLANETE BLEUE, la légendaire émission de radio »



#### Mighty Bombs

Mighty Bombs, tout nouveau groupe genevois fera son 3ème concert ce 20 octobre à l'Usine! »

## Compagnie Sturmfrei — À la croisée du théâtre



Compagnie Sturmfrei - Explosion of Memories, 2017, (Gibellina), Filmstill

Dans les espaces du Commun et du Centre de la photographie, la Compagnie Sturmfrei propose une exposition hybride où se mêlent installations et arts vivants. De la tragédie d'une catastrophe naturelle à l'histoire d'une famille qui peine à se reconstruire, nous sommes emmenés dans les interstices des mémoires. *Nadia El Beblawi*

Le théâtre contemporain et les arts plastiques se rejoignent parfois et évoluent vers une transdisciplinarité. L'exploration d'un dialogue avec le public et l'espace est bien souvent à l'origine de cette forme hybride d'exposer. Dans «Explosion of Memories», c'est aussi une tentative d'évoquer l'impossibilité de concilier la réalité et l'espace rêvé. Le visiteur est ainsi placé sur une scène évolutive. Happé par des éléments visuels, dérouté par la présence d'acteurs au travail et par des sons, il plonge d'une ambiance à une autre en croisant au fil de sa déambulation des histoires d'aujourd'hui et du passé.

Le projet est porté par la metteuse en scène Maya Bösch et la Compagnie Sturmfrei qu'elle a fondée à Genève en 2000. La Compagnie développe un théâtre contemporain expérimental, qui prend la forme cette fois-ci d'une exposition, prolongeant ainsi des réflexions théorique et esthétique autour de la mémoire et de la tragédie. Elle concrétise plus spécifiquement une série de recherches entamée sur l'espace, le corps et le temps, en confrontant la narration de drames anciens à une interrogation sur des destins actuels. Comme par exemple la production en 2014–2016 de «Tragedy Reloaded» qui reprenait librement «Les Exilées» d'Eschyle pour raconter les souffrances infligées à des femmes d'aujourd'hui ou les publications éditées par la Compagnie «On Space», 2014, et «On Body», 2016. Avec «Explosion of Memories», le point de départ est Gibellina, un village rural sicilien entièrement détruit par un séisme qui avait ravagé la Vallée de Belice en 1968. L'Italie de l'époque, émue par la catastrophe, a participé à la reconstruction de Gibellina Nuova à quelques dizaines de kilomètres de l'ancien village, tandis que Gibellina Vecchia a été commémorée par le «Cretto», une construction réalisée à partir de blocs de ciment blanc à l'extrémité d'une colline, son lieu d'origine. Caractère étrange et insolite pour cet ouvrage représentant en partie le tracé des anciennes rues avec des tranchées qu'on peut parcourir. La participation de nombreux artistes et architectes a fait de Gibellina Nuova ce que certains critiques ont nommé un musée d'art contemporain à ciel ouvert.

Une résidence et le tournage d'un film ont été la première concrétisation de cette rencontre avec Gibellina. Ce film de fiction présente l'effet de choc – sorte de tremblement de terre émotionnel – produit par deux tragédies : celle de la ville et celle de la famille Terranova, avec la mort de la mère et la séparation des enfants du père. Le film incarne en quelque sorte le titre de l'exposition «Explosion of Memories» et fait un rapprochement entre le lieu et la famille, tous deux perturbés par un drame et vivant l'espoir d'une renaissance ou d'une réconciliation qui se révèle impossible.

Les deux étages du Commun et du CPG regroupent une dizaine d'installations conçues avec le scénographe Thibault Vancreaenbroeck, collaborateur de longue date de la Compagnie. «Fango Dyptique», «Tombe Gramsci», «Poltergeis», etc., chaque station met en scène un chapitre de cette narration hybride avec des projections, des dispositifs et des textes de Antonio Gramsci, Samuel Beckett, Pier Paolo Pasolini, en autres. Le son est une donnée importante de l'exposition : une lecture est parfois diffusée et plusieurs voix circulent dans l'espace total. L'idée est que les liens et agencements surprennent et provoquent des sensations autant physiques que sensorielles, et peut-être même des réactions émotives presque irrépressibles. Pour cela, l'espace scénique se métamorphose sous des lumières changeantes et par des présences sonores, le visiteur est ainsi toujours troublé, surpris ou dérouté.

Maya Bösch (\*Zürich 1973, vit à Genève)

2000 fonde la Compagnie Sturmfrei, réalisation d'une trentaine de créations

2015 reçoit le Prix Suisse de Théâtre de l'Office fédéral de la Culture

2006 à 2012 dirige avec Michèle Pralong le GRU / Transthéâtre, Genève

2011 et 2014 curatrice du festival de Performance Art, «Jeter son corps dans la bataille» qui honore le Prix Suisse de la Performance à Genève



Compagnie Sturmfrei - Explosion of Memories, 2017, (Gibellina), Filmstill

Une vingtaine de photographies saisies lors du tournage du film, ainsi que des paysages alentours, évoquent la solitude de Gibellina. Parfois, l'architecture moderne de la ville se présente comme un rêve fantomatique et les rues sont vides. Images troublantes, apparaissant comme figées dans un espace-temps sans époque. Les prises de vue, réalisées par le photographe de presse Christian Lutz, soulignent avec poésie ce rapport particulier avec le souvenir de la tragédie. Lumières, mouvements de brume ou étrange présence des acteurs, les photographies évoquent ce que Maya Bösch considère comme la création d'une mémoire collective autour d'un territoire. «Même sans être de Sicile, on éprouve de l'émotion. Gibellina m'a touchée en tant qu'artiste. Elle représente un drame qu'on a refoulé, et qui revient, qu'on traîne et qu'on essaie d'apaiser».

L'espace d'exposition est élaboré comme un territoire glissant, le lieu d'une errance physique. À la croisée des installations, il y a la présence de deux acteurs en travail. Une confrontation discrète, mais néanmoins perturbante. Ils interviennent au sein de l'espace avec des improvisations du corps et de la voix, ils suggèrent une marche en équilibre sur la crête de Gibellina Vecchia, récitent des textes inspirés de Dante, Dagerman ou Benjamin. Leurs interventions participent à ces instants de bascule où un son, le simple déplacement d'un corps peuvent réveiller d'un coup un aspect de la mémoire collective.

### Une quête des mémoires

Deux ateliers ponctuent la dramaturgie de l'exposition. L'Atelier Cartographie qui propose de toucher le corps pour le réparer, le calmer, un peu comme de la sophrologie, et l'Atelier Terranova du nom de la famille impliquée dans le film. Sorte d'happening collectif où on se salit les mains avec la terre pour créer une cité nouvelle, symbole de reconstruction et d'espoir.

Cette quête des mémoires prendra une ampleur toute particulière avec une performance publique prévue durant l'exposition et qui impliquera au moins une centaine de personnes. Après quelques répétitions sur des paroles inspirées du dadaïsme, des hommes et des femmes de différentes cultures et générations formeront un chœur pour chanter la douleur de soi et des autres, celle d'un deuil, d'un traumatisme, de la douleur du monde. Voix et mouvement du corps exploreront ainsi une palette d'émotions, des lamentations aux cris retenus, puisqu'elle est, au même titre qu'une image, une empreinte de soi et de son histoire.

Nadia El Beblawi, critique d'art, web éditrice, vit à Bâle, nadia.elbeblawi@gmx.ch

→ «Explosion of Memories», du 15.11 au 3.12., Le Commun et Centre de la Photographie (CPG), 28 rue des Bains, Genève; L'exposition est réalisée avec la collaboration de plusieurs artistes de la Compagnie Sturmfrei : Maya Bösch, Rudy Decelière, Fred Lombard, Christian Lutz, Thibault Vancreaenbroeck; «La Forêt d'O», performance, 24.11., 20h

↗ [www.ciesturmfrei.ch](http://www.ciesturmfrei.ch) ↗ [www.ville-ge.ch/culture/lecommun](http://www.ville-ge.ch/culture/lecommun) ↗ [www.centrephotogeneve.ch](http://www.centrephotogeneve.ch)



© Christian Lutz, Explosion of Memories, Day 1, 2016. Courtesy Sturmfrei & CPG

### **Maya Bösch, Compagnie Sturmfrei. Explosion of Memories**

CPG - Centre de la Photographie Genève et le Commun, BAC, Genève, 15.11. – 03.12.2017

[www.centrephotogeneve.ch](http://www.centrephotogeneve.ch)

Ce projet pluri- et transdisciplinaire aborde les sujets de la mémoire et de la tragédie dans un lieu d'hybridité où se mêlent installations, photographies, espaces sonores, et arts vivants. Dans *Explosion of Memories*, Maya Bösch se propose de mettre en scène les pièces d'une exposition qui rassemble : son premier film, une série d'installations sonores, visuelles, et plastiques, pour tenter d'évoquer la quête de l'impossible réconciliation entre l'espace aliénant du présent et celui, rêvé, explosé de la mémoire. À l'origine du projet, il y a cette rencontre en 2014 entre Maya et Gibellina, un village rural sicilien détruit par un tremblement de terre en 1968. Puis aussi avec Nicolo Stabile, producteur italien, enfant né à Gibellina peu d'années avant le tremblement de terre, qui a conduit l'équipe artistique sur ces nouveaux lieux de mémoire.

"Mais qu'est-ce que la mémoire et comment se crée t-elle ? La mémoire est-elle toujours collective, tragique ? Ce qui intéresse Maya Bösch, ce n'est pas la mémoire en tant que boîte noire qui enregistre les différentes informations aléatoires du système, mais la mémoire en tant que événement physique qui surgit d'un coup : « Elle transperce de manière violente, entre deux instants, deux images, deux sons, deux émotions, dans la fente mentale comme une apparition ». La mémoire déchire le temps en plusieurs séquences. Elle devient aussi présente, que palpable, une force qui entrechoque, surprend puis se pose ensuite comme corps, geste ou langage sur les ruines du réel.

*Explosion of Memories* est cette expérience quand la mémoire frappe.

Les différentes disciplines engagées dans ce projet (performance, cinéma, photographie, espace sonore, scénographie) permettent d'imaginer un croisement de perspectives, de sensations et d'expériences, autant pour le processus de création que pour sa réception. Dans *Explosion of Memories* le lieu d'exposition est marqué par les installations suivantes : *Cretto Triptyque*, *Fango Diptyque*, *Tombe Gramsci*, *Atelier Terranova*, *Poltergeist*, *Cinema Studio*, *Photorama Gibellina*, *Soulève-moi*, *La Forêt d'O*, *Atelier Cartographie* et chacune se développe comme une mise en scène spécifique faisant partie d'un ensemble hybride. Parfois, un texte est diffusé dans une seule installation, parfois, plusieurs voix circulent dans l'espace total."



© Christian Lutz, Explosion of Memories, Day 1, 2016. Courtesy Sturmfrei & CPG

"L'idée est que les liens, connections et agencements peuvent provoquer des relations surprenantes, des sensations autant physiques que sensorielles, presque subliminales.

Nous comprenons l'errance comme une expérience solitaire qui pose la question de « Quel est mon regard ? » ou comme dans les mots de Depardon, « La force de l'errance est de m'avoir permis de vivre un certain temps dans le présent » (*Errance*, Ed. Seuil, 2004).

L'espace scénique se déploie sur deux étages dans une lumière toujours changeante et un son toujours en évolution pour que l'exposition comme le visiteur soient toujours troublés, surpris, déplacés et délocalisés. Toutes les installations ont été conçues par Thibault Van Craenenbroeck et Maya Bösch dans une continuité de recherches et d'interrogations de la Compagnie sur l'espace, le corps et le temps."

*Photorama Gibellina* : photographies de Christian Lutz prises lors du tournage du film à Gibellina en 2016.

"Des images de paysages dans la brume, au crépuscule, dans la nuit, des territoires sans humain, des fragments, extraits, fêlures. Un *no man's land* d'une beauté pittoresque, apparaît d'un coup, en se soulevant, fascinant. Les questions qui préoccupent Maya Bösch concernent le rapport qu'on entretient avec l'image : la coproduction entre image et spectateur. Comment est-ce que la photographie manipule-t-elle, l'expérience et le réel? Qui est producteur de la douleur et de la mémoire ? L'image ou le spectateur, ou les deux ? Une autre question indispensable au processus de création : Comment photographier la mémoire ? Christian Lutz ne capturerait pas seulement des images de répétition et du tournage, mais s'aventurerait davantage à parcourir les paysages, les chemins, collines et routes qui mènent de Gibellina Nuova à Gibellina Vecchia (environ 11 km de distance entre les deux villages), et au « Grande Cretto » : errer parmi les ruines, la tragédie, sentir l'échec et l'utopie des temps révolus. Il s'agit de jouer, mélanger, délocaliser, inverser, se distancer, perturber, ... de créer des visions et du déplacement. Cette installation joue sur la perception du visiteur et sur son rapport à la photographie. Qu'est-ce qui se dessine quand il est loin de l'image, qu'est-ce qui se passe quand il est tout près. Qu'est-ce qu'une image et qu'est-ce qui est derrière ? Où finit la photographie et où commence la sienne ? Est-ce que ce qu'il voit est réel ou imaginé ? Quelle est l'histoire d'une image ? Quel est son futur, son ombre, son empreinte ? Gibellina se présente devant le visiteur comme un territoire utopique, comme une architecture de rêve, fantomatique."

Source : dossier de presse et [centrephotogeneve.ch](http://centrephotogeneve.ch)

**Il a dit**

«C'est très triste ce qui lui est arrivé. Kevin est tellement doué et talentueux»

Christopher Plummer À propos de Kevin Spacey



**Musique**

Shakira s'arrête

La chanteuse ne donnera pas de concert le 1er décembre au Hallenstadion à Zurich. Elle a interrompu sa tournée européenne en raison d'une maladie des cordes vocales.



**Cinéma**

Amazon tourne

L'entreprise a annoncé avoir fait l'acquisition des droits mondiaux pour une adaptation télévisée du «Seigneur des anneaux».

**Critique**

# Nick Cave à l'Arena, la beauté du cri primal

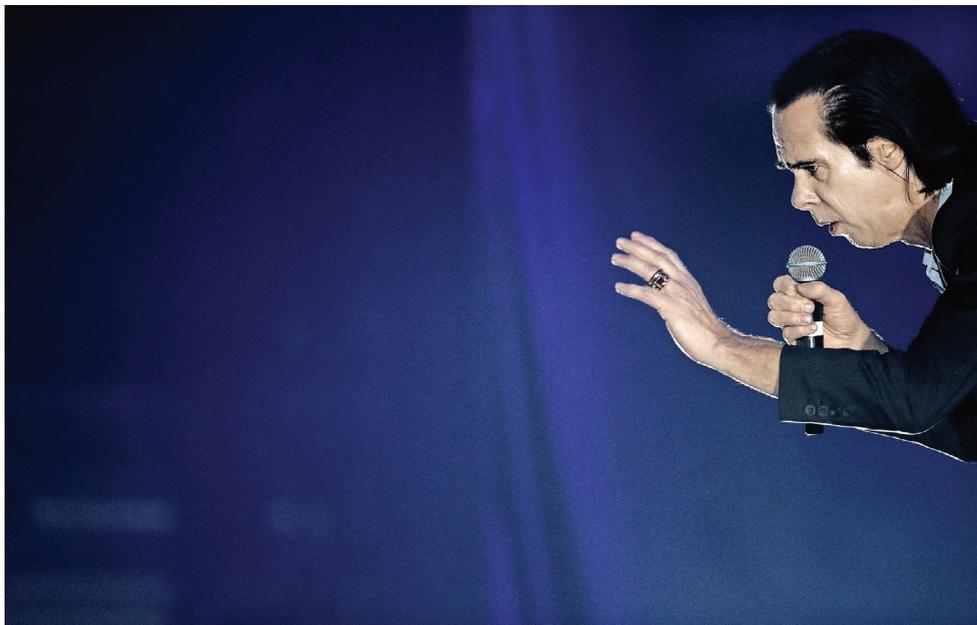
Prédicateur d'un rock halluciné, l'Australien a fait de la scène un théâtre exubérant

Fabrice Gottraux

Il faut voir ses mains. Lorsqu'il les tend vers le public, son micro dans la droite, tandis que la gauche pointe vers l'avant. Est-ce le mime d'un marin cherchant son chemin? La silhouette d'un damné demandant pitié? Il baisse les yeux, son regard se plante dans les premiers rangs, scrutant les visages ébahis. Lundi 13 novembre à l'Arena: on entend des cris, des bras se lèvent, s'étirent et le touchent. Nick Cave leur parle, comme il grommelle, susurre et chante. Le voilà dans la foule maintenant, installé en son milieu, embrassant les alentours d'un geste large, palpant les ouailles, effleurant les chevelures de ses doigts bagués, tel un roi thaumaturge.

Accueilli dans le giron du maître, on se laisse prendre par la voix. Qui lance des mélodies profondes. Et provoque par ses cris déments l'extase attendue. «Cry, cry, cry!» Trois détonations vocales. «Why, why, why!» Trois coups de feu. «Can you feel my heart beat?» C'est un cœur qui bat.

**La saveur des titres anciens** Nick Cave est un prédicateur. Celui, affabulateur, exubérant, torturé, d'une religion aux divinités floues, dans laquelle il n'y a d'autres vérités que le sexe, la folie, la violence, l'amour, la mort. Une certaine idée du romantisme cul par-dessus tête. Une quête d'absolu, qu'il porte depuis les années 80, matière blême embrochée sur la ferraille des guitares, lourde de blues, enluminée de folk, échauffée de chaos bruitiste puis tournant soudain - c'est sa trouille la plus récente - dans les



Nick Cave lundi 13 novembre à l'Arena, pris sur le vif d'«Anthrocene», unique chanson lâchée aux photographes. STEEVE LUNKER-GOMEZ

langueurs sapides de nappes *ambient*. Ce soir-là, l'orchestre s'avère prodigieux, comme attendu. Et le chanteur fabuleux, qui brosse face à une audience tout acquise à sa cause l'essentiel de ses deux derniers albums, *Push The Sky Away* et *Skeleton Tree*, lardant l'entre-deux de chansons anciennes.

Les vieux titres restent les plus rock et, de loin, les plus marquants. *From Her To Eternity*, 1984: c'est la fille aux pieds nus arpentant la chambre du dessus, ob-

jet inaccessible que le jeune homme - Cave est alors âgé de 27 ans - désire aussi violemment qu'une «blessure». Basse et batterie martèlent. *The Mercy Seat* ensuite, 1988. La ballade tranquille vire à l'éruption sauvage. «I'm not afraid to die» («Je n'ai pas peur de mourir»). *Red Right Hand* encore, 1994: chaloupé de cabaret transformé en déflagration noise. Une catharsis, le portrait halluciné d'un faiseur de «catastrophe»: «He's a ghost, he's a god,

he's a man, he's a guru.» Le fantôme, le gourou, qui est-il sinon Nick Cave, 60 ans en 2017, endeuillé par la disparition de l'un de ses fils. Nick Cave, 22 albums studio depuis ses débuts en 1979, discographie terrible dont l'essentiel a été enregistré avec les Bad Seeds, le groupe qui l'accompagne ce soir-là encore.

**Un monstre barbu**

Le band? Une perfection, qui sait naviguer, l'air de ne pas y tou-

cher, de l'acoustique sensuelle nourrie de cordes dénudées vers une saturation totale, des climats les plus lents vers d'impressionnantes accélérations. *Jubilee Street* et *Higgs Boson Blues* rejoignent ainsi la liste des morceaux de bravoure, *Tupelo*, *Weeping Song* et *Stagger Lee*. Tandis que s'étirent, entre deux assauts, les torpeurs lourdes de regrets que suggèrent les derniers-nés *Anthrocene*, *Jesus Alone* et *Distant Sky*. Jim Scavunos est aux percus-

sions, Martyn Casey à la basse, Conway Savage aux claviers, George Vjestica tient la guitare et le Suisse Thomas Wydler, le «Bad Seed» le plus ancien, présent depuis 1985, se charge de la batterie. Enfin, l'équipée a pour chef d'orchestre ce monstre barbu brandissant son violon comme une massue: Warren Ellis, l'âme sœur de Nick Cave, son double musical, avec qui le chanteur a mis en boîte ses derniers albums. Avec qui, depuis une décennie déjà, il compose des musiques de films aussi sombres et caressantes que ses propres chansons.

Warren Ellis, comme une seconde attraction de cette tournée: le voilà à présent qui mouline l'air de son bras droit à s'en démettre l'épaule. Un coup d'œil trop bref, et l'on croirait qu'il est en train de démolir son instrument. Warren Ellis casse son violon? À Genève? Non, c'est l'autre bras. C'est du théâtre.

Du théâtre. Voilà ce qui, au cœur de l'événement, revient sans cesse à l'esprit. Nick Cave & The Bad Seeds en concert, c'est l'évidence de la scène comme terrain de jeu non seulement pour les instruments et le chant, mais également pour le jeu des corps et la harangue, l'interjection, l'exclamation. Toutes choses résumées in fine dans les vocalises les plus brutes, directes et impitoyables qui soient: le cri, cette sorte de violence canalisée venue du blues, la voix sans plus de sens que l'énergie, la pulsion brute.

Nick Cave rugit à nouveau: «Don't have a fancy car?» («Ta voiture n'est pas fantastique?») Il s'arrête et rit. «No?» Dans le tragique le plus profond, l'humour a encore sa place. Et Nick Cave sourit.

## Au Commun, Maya Bösch invite les arts à panser les plaies de la tragédie

**Exposition**

La Compagnie sturmfrei inaugure une création évolutive évoquant la catastrophe, la douleur et la reconstruction

Dès le seuil passé, l'immersion est totale. Englouti dans la pénombre, le visiteur est happé par tous ses sens dans une poésie sombre. Il est accueilli dans Le Commun par trois immenses écrans projetant les images éblouissantes du *Grande Cretto*, un monumental sarcophage de ciment blanc réalisé il y a trente ans par le plasticien Alberto Burri sur le site de l'ancienne ville de Gibellina, en Sicile. Textes murmurés et bruits grondants font le lit sonore de ce vertigineux prologue visuel.

Vous voilà plongé dans *Explosion of memories*, un projet pluridis-



L'acteur Jean-Quentin Châtelain sur le ciment du «Grande Cretto» lors du tournage de «Riss/Fêlure/Crepa». CHRISTIAN LUTZ

ciplinaire mêlant cinéma, installation, performance, photographie, son et écriture, mené par la metteuse en scène Maya Bösch et des artistes de sa Compagnie sturmfrei. Vernie ce soir, cette création multiplie les points de vue autour de la notion de catastrophe, de la douleur qu'elle engendre, de la guérison qu'elle exige et des vestiges dont elle imprime la mémoire.

L'exposition prend pour pivot thématique le tremblement de terre qui raya Gibellina de la carte en 1968. «Après le drame, une cité nouvelle fut construite à 11 kilomètres de là avec le concours de nombreux artistes», raconte Maya Bösch. Pleine de sculptures et de monuments contemporains, c'est un musée à ciel ouvert. Toutefois, cet essai de réparation urbanistique, mû par un processus d'utopie concrète, a échoué, les habitants ne s'étant jamais approprié les lieux.

Le principe de reconstruction est théâtralisé dans l'*Atelier Terranova*, au rez du Commun. Disposées en cercle, sept tables sous autant de dispositifs de goutte à goutte attendent le public pour qu'il y fasse de la gâsaise. De hautes étagères se garniront, au fur et à mesure, de sculptures modelées par ces ouvriers volontaires, coproducteurs d'une œuvre en devenir. Plus loin, dans l'espace du Centre de photographie (CPG), une installation donne une dimension plus politique au propos. Intitulée *Tombe Gramsci*, du patronyme du célèbre marxiste italien, elle est composée d'un monticule de morceaux de charbon de bois érigé sous une lumière rouge. Une production qui sera, elle aussi, augmentée par les acteurs de la troupe et les visiteurs au fil du temps.

À l'étage, on découvre *Poltergeist*, un espace clos suggérant les

(mauvais) rêves, où un marteau motorisé frappe les murs comme le coré bat au centre de l'être, et surtout *Photorama Gibellina*, une saisissante série du photographe Christian Lutz. Le Genevois a promené son objectif dans les collines voisines de la ville mutilée durant le tournage de *Riss/Fêlure/Crepa*, film réalisé en automne 2016 et présenté au rez-de-chaussée. Aucune présence humaine sur ces images âpres de beauté, mais l'empreinte de l'histoire sur la terre. Chaque cliché est tiré de l'obscurité par un projecteur, de sorte que le spectateur, en s'approchant, y projette son ombre. Et vient ainsi habiter ce paysage nu, comme pour en soigner les blessures.

**Irène Languin**

«Explosion of memories» Du 15 novembre au 3 décembre au Commun et au CPG, 28, rue des Bains

# Les Blogs

## De l'art helvétique contemporain

rubrique des arts plastiques et de la littérature en Suisse

---

« Sheila Metzner : focales et lignes de fuites | Page d'accueil | Karlheinz Weinberger et les mauvais garçons (enfin presque) »

14/11/2017

14/11/2017

### Maya Bösch : les fantômes et leurs ombres



Maya Bösch, « *Explosion of Memories* », Centre de la Photographie de Genève, 16 novembre au 3 décembre 2017.

---

Maya Bösch, « *Explosion of Memories* », Centre de la Photographie de Genève, 16 novembre au 3 décembre 2017.

Maya Bösch continue à se distinguer par le caractère exploratoire des formes qu'elle conçoit ou promeut depuis qu'elle a fondé la Compagnie « *Sturmfrei* » à Genève. Elle travaille désormais autant comme curatrice, chef d'orchestration que créatrice. « *Explosion of Memories* » le prouve.



A l'origine du projet ; sa découverte de Gibellina (village rural sicilien détruit par un tremblement de terre en 1968) et d'un enfant de ce « pays » : le producteur italien Nicolo Stabile. Le sujet du projet est l'investissement d'un nouveau type de lieu de mémoire. Maya Bösch s'intéresse - au-delà de la nature de la mémoire - à la

manière dont elle déchire le temps selon des processus physiques qui la font naître « *à travers deux instants, deux images, deux sons, deux émotions, dans la fente mentale comme une apparition* ».



«Explosion of Memories» réunit le premier film de la créatrice et une série d'installations sonores, visuelles, et plastiques (photographies de Christian Lutz prises lors du tournage du film à Gibellina en 2016 par exemple) afin d'évoquer la quête de « *l'impossible réconciliation entre l'espace aliénant du présent et celui, rêvé, explosé de la mémoire* » Il s'agit d'errer parmi les ruines, de ressentir sa tragédie. Les artistes réunis créent un système de localisation et de délocalisation en variations de focales, distances, déplacements, variations là où le sens à accorder aux images est interrogé afin de savoir si de telles images ouvrent les porte du rêve, de la destruction, de l'utopie ou de la fin des temps.

Jean-Paul Gavard-Perret

Genève

# Le «théâtre-fantôme» de Maya Bösch

Mardi 21 novembre 2017 **Cécile Dalla Torre**

**Avec l'expo-installation *Explosion of Memories*, la metteuse en scène Maya Bösch poursuit son travail sur la tragédie.**

Village de Sicile ravagé par un tremblement de terre en 1968, Gibellina a inspiré la metteuse en scène Maya Bösch. Première exposition pluridisciplinaire de l'artiste à voir au Commun et au Centre de la photographie de Genève, *Explosion of Memories* s'inscrit dans la continuité de son travail sur la tragédie.

L'expo-installation s'amorce par un triptyque vidéo parcourant la blancheur du paysage transformé par Alberto Burri, dont l'immense chape de ciment blanc recouvre le village sur une surface de 300 sur 400 mètres. Le regard d'aujourd'hui sur cette œuvre majeure du land art fait écho aux photos de Christian Lutz prises dans la ville nouvelle reconstruite à une vingtaine de kilomètres du site dévasté, scénographiées par de très beaux jeux de clairs-obscurs.



## **Mémoire et reconstruction**

Un film d'une trentaine de minutes tourné sur place évoque aussi l'impossible réconciliation familiale après le retour d'un père et ses enfants sur les lieux de la tragédie. Les recherches sonores de Rudy Decelière, le toucher à travers le «laboratoire de terre» qui fait naître et renaître des formes de l'argile ou encore des ateliers de réflexologie font également œuvre de mémoire et de reconstruction.

La dernière création de Maya Bösch hors des théâtres genevois met aussi en scène des explorations sensibles par deux acteurs tout au long de son «installation vivante». De quoi occuper l'espace d'un «théâtre-fantôme», où *La Forêt d'O*, chant de deuil ou cri collectif d'une centaine de participant-e-s constituera ce vendredi une véritable sculpture sociale et bien vivante pour se rappeler la douleur du monde (à 20h).

Jusqu'au 3 décembre, ma-di 12-18h, espaces du Commun et du CPG, 28 rue des Bains, Genève, entrée libre, [www.ciesturmfrei.ch](http://www.ciesturmfrei.ch)

Le Courrier

# La forêt dantesque de Maya Bösch

**Performance** Dans le cadre de la création pluridisciplinaire «Explosion of Memories», au Bâtiment d'art contemporain, l'artiste genevoise a planté «La Forêt d'O» vendredi soir.



1 | 9 Genève, le 24 novembre 2017. « La forêt d'O », performance de Maya Bösch visant à réunir 100 corps humains pour créer une forêt et un chant sur la douleur du monde, dans le cadre de l'exposition multidisciplinaire 'Explosion of Memories', Le Commun, Bâtiment d'Art Contemporain. ©Pierre Albouy/Tribune de Genève (9 Images)



**Par Katia Berger**

24.11.2017

Commentaires 0

Partager 0

Mail 0

Tweet

**Signaler une erreur**

Vous voulez communiquer un [renseignement](#) ou vous avez repéré une [erreur](#)?

Dans la pénombre du premier étage, au Commun, la foule se rassemblait vendredi à 20h entre les murs ponctués de photographies. Parmi elle, un chœur de cent personnes dispersées, parfois emmaillotées d'une couverture. Toutes ont répondu à l'appel à projet lancé en septembre par Maya Bösch et Dorothea Schürch, en vue de cette sculpture sociale et éphémère.

Comme les arbres d'une forêt, les corps appartiennent moins à l'individu qu'à l'ensemble qu'ils forment. Entre deux coups de claves qui claquent, les cent murmurent encore et encore, dans différentes langues, les premiers vers de la *Divine Comédie* de Dante: «Au milieu du chemin de notre vie, ayant quitté le chemin droit, je me trouvais dans une forêt obscure». Le vent se lève, les voix soufflent, les dos se voûtent. Les motifs de la plainte se répètent, les fracas étouffés aussi, et le sens du collectif vous envahit au point que vous ne savez plus si vous récitez avec autrui ou pas, si vous vous lamentez avec autrui ou seul. Telle est la catharsis offerte par l'élégie de «La Forêt d'O». (TDG)

Créé: 24.11.2017, 22h01  
Votre avis

Avez-vous apprécié cet article?

## L'agencement dramaturgique de Maya Boesch arpente le labyrinthe de la mémoire

Posté le [mardi 28 novembre 2017](#) par [Jacques Magnol](#)

Font size : [A](#) [A](#) [A](#)



EXPLOSION OF MEMORIES, mise en scène Maya Boesch, BAC, Genève, novembre 2017. Photo Christian Lutz. L'installation de trois vidéos à l'entrée plonge le visiteur dans la blancheur de l'oeuvre Grande Cretto d'Alberto Burri.

L'artiste et metteuse en scène Maya Boesch présente au Commun-CPG *Explosion of Memories*, une construction dramaturgique composée dans une même démarche de diverses formes artistiques qui forment le langage de l'art.

Ces formes, cinéma, installation, performance, son, écriture, photographie, interventions d'acteurs sont à considérer comme autant de développements d'une tragédie où le drame et le désespoir précèdent l'utopie d'une reconstruction qui fait appel à l'art.



EXPLOSION OF MEMORIES. La performance "Soulève-moi" est une performance menée par Océane Court-Mallaroni et Fred Jacot-Guillarmod durant la durée de l'exposition et vise à créer des liens entre les différentes installations. Photo Christian Lutz.

L'origine du projet *Explosion of Memories* remonte au voyage qu'effectua Maya Boesch en Sicile pour étudier l'expérience artistique menée dans le village de Gibellina qui vécut le plus grand désastre naturel de l'histoire récente de l'Italie. En janvier 1968, la force de la secousse sismique fit 370 morts, près de 1000 blessés et 70'000 sans abri dans les villages de la vallée du Belice. Les survivants attendront ensuite dix ans la construction de Gibellina nuova, un nouvelle ville établie à une vingtaine de kilomètres et dont la planification sans rapport avec les structures rurales siciliennes va bouleverser la vie et les références des habitants.



Le Cretto d'Alberto Burri est considéré comme l'une des pièces clés, la plus monumentale, du projet de reconstruction de Gibellina. Burri l'a conçue comme « une œuvre d'art à la mémoire du tremblement de terre et au silence imposé par la mort dans la vallée ». Formée par 122 blocs de ciment d'un mètre soixante de haut, et constituée de pièces de taille et de forme différentes (qui mesurent entre dix et vingt mètres de large), l'œuvre s'étend sur douze hectares, dans un quadrilatère de 300 mètres sur 400. Alberto Burri est considéré comme l'un des artistes de la deuxième moitié du XX<sup>ème</sup> siècle les plus radicaux, originaux et importants d'Italie. Son œuvre a inspiré tout l'art européen abstrait de son époque et constitue l'un des ponts fondamentaux entre la génération de l'art informel et les générations postérieures. Photo Christian Lutz.

Au cœur de la Sicile rurale, à Gibellina vecchia, le malheur se porte en silence, les gens qui ont vécu le tremblement de terre préfèrent ne pas cultiver le souvenir de la catastrophe, et c'est dans une expression silencieuse de deuil que l'artiste Alberto Burri y a créé le *Grande Cretto* (synonyme de terre craquelée par la sécheresse). Ce *Cretto*, plus grande œuvre de land art d'Europe, recouvre tel un suaire douze hectares de la terre blessée sous une chape de béton. Des chemins ouverts parmi les blocs de béton de ce *labyrinthe de la mémoire* (l'autre nom du Cretto) invitent le visiteur à une déambulation commémorative d'une inquiétante étrangeté.

Le destin de Gibellina a suscité un vaste mouvement de solidarité de la part d'architectes et d'artistes venus du monde entier qui vont parsemer la ville nouvelle de plus de 2000 œuvres d'art, portés par l'espoir utopique de lui conférer une identité grâce à la culture. L'expérience jamais tentée dans ces proportions a fait de Gibellina nuova le musée d'art contemporain en plein air le plus grand de la Méditerranée. Le financement des œuvres d'art provient de donations des artistes et architectes de ces projets, de donations de matériaux de grandes entreprises italiennes, de dons d'argent des Siciliens émigrés (surtout en Amérique du Nord) et, dans le cas des bâtiments publics, de la subvention de l'État.

À partir de cette expérience tragique et de l'utopie de la reconstruction, Maya Boesch a engagé avec sa compagnie Strumfrei une réflexion sur la vie, l'importance du souvenir dans les liens que les hommes entretiennent avec eux-mêmes et entre eux, autant que ceux des hommes avec la nature. Une des essayistes du livre *Gibellina nata dal'arte* - citée dans la recherche de l'anthropologue Anna Juan Cantavella - se souvient : « la catastrophe naturelle, dans toute l'opération Gibellina, n'est jamais apparue comme une simple destruction mais elle s'est plutôt constituée comme force régénératrice ». Gibellina Nuova apparaît dans ces écrits comme la ville qui ne se rend pas, qui ne capitule pas et qui lutte, au moyen de l'art, pour un futur brillant et différent.

Cette capacité de résilience a raisonné chez Maya Boesch qui a choisi Gibellina « ville marquée par un temps de rupture, pour ce qu'elle représente comme chantier de création et les questions qu'elle soulève à propos du rapport que nous entretenons avec la catastrophe. »



EXPLOSION OF MEMORIES. La performance "Soulève-moi" est une performance menée par Océane Court-Mallaroni et Fred Jacot-Guillarmod durant la durée de l'exposition et vise à créer des liens entre les différentes installations. Photo Christian Lutz.



PHOTORAMA GIBELLINA, Premier étage du Commun. Photographies de Christian Lutz prises lors du tournage du film à Gibellina en 2016. Photo J. Magnol.

Dans le contexte du Commun, les images de *Photorama Gibellina* ont une présence complexe, elles représentent la région aujourd'hui tandis que le spectateur pense au drame d'hier dans une atmosphère de columbarium. Le sens n'est pas dans les photos mais dans l'histoire qui a présidé à leur production.



EXPLOSION OF MEMORIES - Tombe Gramsci. Au sol, un tas de charbon en bois brut est posé, paysage de mort, corps de mémoire. Une voix nous reappelle le texte centenaire de Gramsci. "Les indifférents, (...) vivre c'est résister (...) je hais les indifférents". Photo Jacques Magnol.



EXPLOSION OF MEMORIES. Atelier Terranova. Laboratoire de terre. Lieu d'artisanat pour des mains qui consolent. Le public interpellé peut s'arrêter dans l'atelier Terranova, toucher la terre, sculpter de nouvelles formes, écouter une voix qui nous parle dans la radio et se souvient des mots d'un autre. Transmission et partage du sensible. Photo Jacques Magnol.



Le film « Riss/Fêlure/Crepa » a été tourné à Gibellina en Sicile du 05.10 - 04.11.2016. Photo Jacques Magnol

Le film *Riss/Fêlure/Crepa* a été tourné à Gibellina et suit le destin d'un père face à son incapacité de retrouver avec ses trois filles qui reviennent dans ce lieu vingt-cinq ans après la mort de leur mère. Des éléments de vie retrouvés par hasard provoquent chez les jeunes femmes des explosions de souvenirs dans un processus qu'illustre l'installation *Poltergeist* ou *Esprit frappeur* au premier étage du Commun. Ce qui intéresse Maya Boesch, « ce n'est pas la mémoire en tant que boîte noire qui enregistre les différentes informations aléatoires du système, mais la mémoire en tant que événement physique qui surgit d'un coup : Elle transperce de manière violente, entre deux instants, deux images, deux sons, deux émotions, dans la fente mentale comme une apparition. La mémoire déchire le temps en plusieurs séquences. Elle devient aussi présente, que palpable, une force qui entrechoque, surprend puis se pose ensuite comme corps, geste ou langage sur les ruines du réel. *Explosion of Memories* est cette expérience quand la mémoire frappe. »

### ***EXPLOSION OF MEMORIES***

Une nouvelle création **Maya Boesch - Cie Sturmfrei**

Le projet pluridisciplinaire est réalisé avec la collaboration de plusieurs artistes de la compagnie sturmfrei : Maya Bösch, Rudy Decelière, Fred Lombard, Christian Lutz, Thibault Van Craenenbroeck.

16 novembre au 3 décembre 2017

Le Commun et Centre de la Photographie (CPG)

Bâtiment d'Art Contemporain (BAC), 28 rue des Bains, 1205 Genève.

## Maya Bösch, l'art d'apaiser la catastrophe

4 minutes de lecture

Expositions

Marie-Pierre Genecand

Publié jeudi 30 novembre 2017 à 17:16, modifié jeudi 30 novembre 2017 à 17:46.

En 1968, la Sicile du milieu a tremblé, emportant, entre autres, le village de Gibellina dans son chaos. Cinquante ans après, la metteuse en scène genevoise propose à Genève une expo multimédia pour recoller les morceaux

[f Partager](#) [tweeter](#) [in Partager](#) [✉](#)

Vous souhaitez échapper à la frénésie de la ville? Renouer avec un lieu sans âge, entre ciel et terre, pour ne pas dire lunaire? Alors, allez chez Maya. Maya Bösch, metteuse en scène et plasticienne qui a le don de créer des univers captivants, à la fois doux et menaçants. Comme une chanson des tréfonds. Ici, au Commun et au Centre de la photographie à Genève, elle et ses fidèles collaborateurs de la compagnie Sturmfrei rendent hommage à Gibellina, l'ancienne et la nouvelle, villages ruraux de Sicile, tous deux fracturés par un tremblement de terre en 1968 dont les répliques agissent encore. On les sent dès l'entrée d'*Explosion of Memories*, ces secousses hypnotiques. Et ça calme.

Une exposition de photos de Christian Lutz qui saisit les moindres reliefs, les moindres plis de cette Sicile du milieu. Un atelier terre où chacun peut se façonner un bout d'avenir. Une visite, en gros plans projetés sur trois immenses écrans, d'*Il Grande Cretto*, impressionnant monument de land art qui étale ses blocs de ciment et ses failles sur plusieurs centaines de mètre à l'endroit de l'ancienne Gibellina. Des présences fantômes (Fred Jacot-Guillarmod et Océane Court-Mallaroni), drapées dans des couvertures, qui parlent ou non aux visiteurs. Et encore, signée des orfèvres Thibault Van Craenenbroeck et Rudy Decelière, une cage de verre explosant subitement dans la nuit et rappelant, si besoin, que le danger ne prévient pas lorsqu'il surgit.

**Lire aussi:** [Exposition - Le MoMa par lui-même, un autoportrait à la Fondation Louis Vuitton](#)

## **Jouer avec son ombre**

On est à la moitié de la proposition chorale et déjà, on marche en état second, comme envoûté. C'est que les photos de Christian Lutz, par exemple, émergent de l'obscurité, petits carrés de lumière sur paroi obscure. Les regarder, c'est être obligé de trouver le point mort où sa propre ombre ne gêne pas la plongée dans ces collines, brumes et chemins cabossés. Ou jouer avec l'installation qui, en nous projetant dans l'image, réinjecte de l'humain dans ces paysages, urbains ou sauvages, où l'homme n'est pas convié.

## **Double drame**

Le drame de Gibellina? Il est double, raconte Maya Bösch. D'une part, ce village rural a été totalement détruit lors du tremblement de terre. D'autre part, sous l'impulsion du maire visionnaire Ludovico Corrao, la seconde Gibellina, reconstruite à 18 kilomètres de là, le fut en sollicitant architectes et artistes contemporains pour donner du panache à cette nouvelle agglomération. «L'ennui, c'est que les survivants du tremblement de terre ne se voyaient pas forcément dans une ville musée», note la metteuse en scène. Pour travailler sur cette tension et sur le temps long du deuil, elle propose un film qui, lui aussi, procède par immersion.

*Riss/Fêlure/Crepa* parle de l'intime pour dire la faille historique et sociale. Un conducteur de taxi (Jean-Quentin Châtelain) conduit sans but entre les deux Gibellina depuis que sa femme, incapable de s'habituer à la nouvelle cité, s'est suicidée. Vingt ans après le drame, ses trois filles reviennent au pays pour tenter de recoller les morceaux de la famille. On les voit déambuler dans un bâtiment désaffecté qui aurait dû abriter leur appartement, ouvrir des malles et découvrir de vieilles photos. Elles sont le plus souvent muettes, perplexes. En parallèle, leur père roule à fond la caisse ou marche sur le *Cretto*, ce monument à ciel ouvert évoqué plus haut. Il est agité, anxieux. Le film inspire et expire comme un corps vivant. Il égrène lentement ses images de brumes opaques, de tasses à

moitié vides, de visages pensifs. S'y plonger, c'est plonger dans ses propres paysages. On en ressort un peu sonné, mais aussi apaisé.

## **Deuils multiples**

Maya Bösch sourit: «Cette impression de tournis, c'est aussi l'effet de la tragédie. La tragédie agit longtemps après avoir frappé. Et de mille manières différentes, selon qui la digère. C'est pour cela que j'ai convoqué plusieurs artistes à mes côtés. Chacun amène sa vision de la réparation, du deuil et du nécessaire chaos pour avancer. C'est aussi pour cela que j'ai fait un film et non une pièce de théâtre ou une performance. Pour permettre le temps long de l'image, la matière sensorielle des paysages.» Maya a eu raison. Chez elle et ses partenaires de création, il y a de la place pour que le visiteur chemine avec ses sensations.

---

**Explosion of Memories**, jusqu'au 3 décembre, de 12h à 18h, Le Commun et le Centre de la photographie, Genève.

# Paysages après le désastre: Gibellina refigurée

**EXPOSITION** • « Explosion of Memories », une installation multimédia signée Maya Bösch, explore l'après-tremblement de terre qui a ravagé la vallée sicilienne du Belice en janvier 1968. Mémoires, traces, muséographie de la catastrophe, reconstruction utopique et artistique sur place et exposées à Genève sont mises plus en espace et en résonances avec des textes sur le deuil et la mémoire qu'en questions. Troublant.

Publié le 2 décembre 2017 par la rédaction dans la rubrique Culture



Explosion of Memories Day 1 / Lutz

*Par Christophe Péquiot*

## La terre tremble

Ce 14 janvier 1968, Gibellina, cité plus que millénaire, compte quelque 6000 habitants vivant essentiellement de l'agriculture. De nuit, un tremblement de terre d'une magnitude de 6,5 martyrise la vallée du Belice et met à bas plusieurs villages : Gibellina, Salaparuta, Poggioreale et Montevago. Plusieurs centaines de personnes meurent. On compte un millier de blessés et plusieurs centaines de milliers de sans-abris, qui seront hébergés dans des habitations de fortune, certains durant plus de 10 ans.

Les événements dramatiques et tragédies ont toujours fasciné la metteure en scène Maya Bösch, de la Grèce antique à Lampedusa. Le projet pluridisciplinaire et hybride dévoilé au Commun et au Bac à Genève, « *Explosion of Memories* », revient, sans volonté de jugement, jusque dans son titre même, sur l'atomisation et la possible instrumentalisation des mémoires et de l'histoire d'une catastrophe naturelle et humaine. En Sicile, il y a eu ainsi la transformation en controversée installation d'art contemporain mémorielle (« *Il Grande Cretto* ») d'une partie du site détruit.

Comment comprendre les séquelles, visibles et invisibles, laissées sur les personnes, les paysages et les villes ? Les photographies de Christian Lutz sur *Gibellina Nuova* reconstruite et ses environs, les projections du « *Grande Cretto* » sur trois panneaux, un atelier agora de terre sculpture traversé d'un texte lu par la voix off de la comédienne Océanne Court sortant d'un vieux transistor autour de la consolation incitent à la réflexion, au deuil et au recueillement. Ils peuvent susciter l'empathie, voire faire naître une improbable prise de conscience, lente et profonde, à laquelle nulle image choc ne peut prétendre. Mais l'orchestration de ces mondes flottants, incertains, au fil d'un parcours erratique entre plusieurs salles et sur deux étages manque peut-être d'une certaine contextualisation critique et historique.

## Mémoires multiples

L'exposition « *Explosion of memories* » se concentre ainsi sur le village de Gibellina qui irradie une puissante mélancolie et une insondable tristesse. Transformé sur place en « land art » (une forme d'installation jouant du caractère indissociable entre œuvre artistique et cadre naturel) avec la ville-musée du *Grande Cretto*, un cimetière de maisons et de souvenirs, le site ne semble attirer aujourd'hui ni le tourisme culturel ni celui de la désolation (ou « Dark tourism »). Cette forme controversée de tourisme qui consiste à organiser la visite payante de lieux associés à la mort, à la souffrance ou à des catastrophes.

Mais ce lieu est l'un des plus étudié et commenté par les historiens, ethnographes, architectes, sociologues et critiques d'art notamment. C'est ici un véritable défi de ramener des images d'où il ne se passe rien et de parvenir à faire en sorte qu'il se produise quelque chose, en dehors de toute spectacularisation.

Le *Grande Cretto* (« grande craquelure » ou « grand deuil »), a été réalisée par l'artiste italien Alberto Burri (1915-1995) dans les années 80 pour rendre hommage à Gibellina, ce bourg agricole dévasté par le tremblement de terre. Cette œuvre monumentale de plus 300 mètres de côté marque par ses blocs en béton séparés par des venelles d'où jaillissent des herbes folles. L'ensemble a l'aspect d'une immense maquette stylisée « à plat » du village disparu. Les gravats et ruines ont été compactés sous le ciment blanc, la teinte du deuil. La promenade dans ce labyrinthe de monolithes provoque un sentiment d'oppression au cœur d'un lieu vide.

Maya Bösch explique : « *Cette œuvre met au cœur de ce paysage sicilien et sur l'emplacement de l'ancienne ville une gigantesque chape faite de blocs de béton avec tranchées et ruelles, qui témoignent du dessin original de l'ancienne cité. Il fallait alors sensibiliser une communauté minée par une douzaine d'années de vies en baraquements. Avec les artistes convoqués par la municipalité la catastrophe devait se trouver au cœur de la nouvelle ville. Pour que la tragédie et son souvenir mémoriel croit toujours les temps présents.* » Mais les habitant-e-s ont-ils envie de se confronter au quotidien continuent à un « espace de mémoire » et une cité musée ? Rien n'est moins sûr.

## Résistance intérieure

Au gré de l'exposition, on voit les images vidéo doucement mouvantes du « Grande Cretto ». Quasi solarisées, d'une blancheur éclatante, elles sont projetées sur trois immenses écrans rectangulaires. Ils rappellent les immenses dalles de béton du monument. Elles devaient être accompagnées initialement par des voix chuchotant le dramacule « *Cette fois* » (1974) de Samuel Beckett que l'on a rapproché de son monodrame arpentant des voix autrefois vivantes et désormais mortes, « *La Dernière bande* » Si le texte n'a finalement pas été retenu dans la dramaturgie de l'exposition, son esprit demeure au cœur de l'installation.

Soit un travail sur ce « flot ininterrompu de mots et de larmes », dont témoigne l'écrivain, sur le murmure, le soliloque. « *Comment transformer les larmes en lutte l'émotion en force de résistance la mémoire en respiration* », entend-on. Des interrogations qui résonnent avec l'œuvre théâtrale de Maya Bösch qui a monté *Les Suppliantes* ou *Les Exilées* d'Eschyle sur fond d'électro technoïde et de

Soit un travail sur ce « flot ininterrompu de mots et de larmes », dont témoigne l'écrivain, sur le murmure, le soliloque. « *Comment transformer les larmes en lutte l'émotion en force de résistance la mémoire en respiration* », entend-on. Des interrogations qui résonnent avec l'oeuvre théâtrale de Maya Bösch qui a monté *Les Suppliantes* ou *Les Exilées* d'Eschyle sur fond d'électro technoïde et de

Un sens comme le toucher est convoqué à travers le « laboratoire ou atelier de terre », qui voit des formes, sculptures, et masques surgir de l'argile. De petits blocs argileux sont baignés en permanence de larmes gouttant d'un dispositif lumineux placé en surplomb. Une voix de femme sortie d'une grande bibliothèque recueillant les créations d'argile de l'atelier suggère que l'humain crée sans cesse des raisons de vivre et qu'un jour une vie débouche sur une porte scellée, dont il n'aura jamais la clé. Une consolation est une raison de vivre, d'oublier, de s'oublier, de placer du temps devant soi.

Doucement, avec un champ de profondeur immense, la voix d'Océane Court parle d'une nécessité de consolation. Une consolation qui « illumine » une faible lumière comme celle vacillant par instants dans cet atelier terre, un point blanc à fixer dans l'obscurité. Le suicide ne serait-il pas alors la fin des tourments, de la souffrance avec ce « *sentiment de décollement de la réalité* » ? Suicidé par la société autant que par soi-même, comme cette femme qui dans le film (mettant en scène un père et ses trois filles) projeté dans une autre salle choisit la mort volontaire, ne pouvant se résoudre à la vie nouvelle dans la cité voulue idéale de *Gibellina Nuova*.

Aux yeux de l'artiste d'origine zurichoise Maya Bösch, c'est aussi « *un lieu d'artisanat qui signifie la genèse du théâtre même. Le fait de se salir les mains, de se confronter à la matière, de sculpter dramaturgies et formes diverses. Et, pourquoi ne pas créer un lieu de résilience alliant réparation et pensée ? Il y a ce jeu de gouttes d'eau tombant sur les tables de sculptures disposées dans un agencement rappelant l'agora grecque. Puis parallèlement susciter un cercle communautaire, intime, familial. Cette idée rejoint les gouttes d'eau qui peuvent évoquer les conflits générés pour la possession du précieux liquide plus que son partage. On n'oubliera pas la dimension médicale, au détour de ce qui peut aussi figurer des plaies encore et toujours ouvertes et que l'on doit soigner.* » Ou comment se soigner en allant vers la disparition et la mort, comme le suggère le texte qui s'infiltré en voix off dans la pièce d'exposition.

## Film-monde intérieur

Quand l'humain ne trouve pas cet espace pour exister, il tombe dans le vide, fait le vide. Où est le village d'antan ? Ainsi on découvre le moyen métrage *Riss/Fêlure /Crepa* à quatre spectateurs, munis d'un casque et visionnant depuis un canapé en cuir fatigué, une table basse à la marocaine recueillant orange et café comme dans un petit cinéma studio au cœur de la « Sicile carrefour de la Méditerranée », selon Maya Bösch. Cette fiction dit beaucoup du désarroi né de l'ancienne et de la nouvelle ville de Gibellina. Entre les deux, un chauffeur de taxi (incarné par le comédien suisse Jean-Quentin Châtelin) erre sans but depuis que sa compagne s'est suicidée, ne s'habituant pas à la vie dans le nouveau bourg construit.

Vingt-cinq ans après la tragédie du séisme, les trois filles de l'homme au taxi font retour à la terre natale et subissent des explosions ou flash mémoriels. Elles se perdent, circonspectes et souvent silencieuses le plus souvent, dans l'appartement qui aurait dû les accueillir et découvrent d'antiques photo. Le père, inquiet et fébrile, arpente le *Grande Cretto*. Un film qui module une atmosphère brumeuse, douloureuse et tranquille à la foi, tout en favorisant les retours sur ses arrières-paysages à soi.

## Paysages tragiques

Prises au lever et au coucher du soleil, depuis la mer et ouvrant un horizon, les photographies topographiques de Christian Lutz autour de la *Nuova Gibellina* émergent de cadres éclairés dans la pénombre fuligineuse. « *Ces instantanés rendent compte de la cité tel un mirage, un effet d'optique. Endroit certes bien réel, mais qui joue comme métaphore du passage du diurne au nocturne. La question est ici comme ailleurs dans l'exposition : Comment intégrer le spectateur dans les différents mediums ? Afin de la faire voyager et s'ouvrir à sa propre errance.* »

Témoignant d'une désolation permanente, ces images se confondent parfois avec le brouillard, l'évanescence et la tentation de la disparition. Des compositions qui rejoignent l'esprit des auteurs ayant innervé le travail multimédia avec en tête, Italo Calvino, Vittorini, Gramsci et Pasolini, ce « communiste hérétique » qui s'éveilla à travers les luttes des ouvriers agricoles du Frioul. « *L'installation propose des espaces sensoriels subtils où le spectateur peut, comme au théâtre, participer de manière perceptive à un jeu avec les seuils, les interstices ou espaces intermédiaires peuplés de présences fantomatiques. C'est un espace de passages, qui fait arriver à une tombe nimbée d'une certaine sacralité avec cette lumière*

rouge placée au-dessus d'un tas de charbon pouvant rappeler le cimetière. Le charbon étouffe un cri comme le fait, à sa manière, la chape en béton de l'artiste Alberto Burri, tout en voulant témoigner d'une culture de l'indifférence sourde aux tragédies», détaille Maya Bösch. On y écoute un texte signé Gramsci paru le 11 février 1917 dans *Citta futura* et affirmant que « l'indifférence est le poids mort de l'histoire. » On se souvient aussi de Pasolini devant la tombe de Gramsci et écrivant son poème, *Les Cendres de Gramsci* questionnant le fragile équilibre entre passion et idéologie.

## Reconstruction problématique en Sicile

La réalité historique montre à l'envi que les meilleures intentions de reconstruction avec l'aide d'artistes peuvent parfois laisser un goût d'amertume et un sentiment d'abandon et d'incomplétude. Maire de Gibellina et futur sénateur communiste, Ludovico Corrao décide, au lendemain du séisme, de faire appel à des architectes et des artistes célèbres pour planifier la reconstruction de la *Gibellina Nuova*, la nouvelle Gibellina, dont il voulait faire un immense musée en plein air.

Plusieurs artistes, dont Pietro Consagra, Franco Purini et Mimmo Paladino, ont ainsi contribué à la « décoration » et la scénographie de cette ville nouvelle, sise à dix-huit kilomètres des ruines de la cité détruite. Elle est fichée au milieu de nulle part, sur des terrains dont certaines sources avancent qu'ils ont été acquis à prix conséquent auprès de la mafia. Le résultat peut laisser perplexe et divise profondément : une ville dénuée d'âme, grise, traversée d'allées rectilignes, scandée de sculptures monumentales, où les gens ne se déplaceraient qu'en voiture. Les 3000 habitants de *Gibellina Nuova* finiront-ils par se l'approprier ?

Pour l'ethnographe Anna Juan Cantavella, « la question se trouve dans le fait qu'une architecture critique et véritablement inquiète des formes d'habiter et des personnes qui l'habitent (comme le prétendait le projet de Gibellina) passe nécessairement par une position plus proche de la vie réelle des êtres humains qui devront en profiter ou en souffrir ; une proposition qui exclut la prétention de l'architecte à être un genre de démiurge tout puissant et omniscient : celui-ci doit faire preuve de suffisamment d'humilité et de courage pour se laisser influencer par les espaces sur lesquels il intervient. » C'est le cas, selon d'autres modalités, pour le caractère humble du projet pluridisciplinaire, « *Explosion of Memories* ».

« *Explosion of Memories* ». Jusqu'au 3 décembre, ma-di 12-18h, espaces du Commun et du CPG, 28 rue des Bains, Genève, entrée libre. Photos et documents sur : [www.ciesturmfrei.ch](http://www.ciesturmfrei.ch)

## ***Explosion of memories, paysage sensoriel.***

La catastrophe a eu lieu.

Ce jour-là, 15 janvier 1968, elle s'appelait *Gibellina*.

De magnitude 6,7, le tremblement de terre a surpris la nuit sicilienne. Effondrement et dévastation. 370 morts, un millier de blessés, 70.000 personnes sans abri. De Gibellina, aujourd'hui, il ne reste rien. Ou plus exactement : sous ce même nom, une ville nouvelle a été construite dix-huit kilomètres plus loin. Et sur place, là où le tremblement de terre a semé la désolation et la mort, un immense sarcophage de ciment est venu enfouir, sur douze hectares, les ruines de l'ancienne cité. En 1979, le maire communiste, Ludovico Corrao, avait sollicité artistes et architectes afin qu'ils participent à la reconstruction de la ville : rêve d'une cité utopique, volonté d'envisager la catastrophe naturelle comme source d'une force régénératrice. Le grand peintre et sculpteur italien Alberto Burri (notamment connu pour avoir réalisé, à partir des années 1970, des compositions de grand format, à partir de résines, qui rappellent les crevasses et les fendillements de la boue séchée au soleil), a choisi pour sa part d'inscrire son intervention à même le lieu de la catastrophe, à fleur de terre. Sur le site de Gibellina, c'est à flanc de colline qu'il a étalé un immense quadrilatère irrégulier de quelque 300 mètres sur 400, le *Grande Cretto* (La Grande Crevasse). Tracées dans le ciment, de grandes tranchées, de 1,60 m de hauteur, suivent l'emplacement des rues de l'ancienne ville.

De ce qui *témoigne* de l'ancienne Gibellina -l'installation-suave d'Alberto Burri, mais aussi la part invisible d'une *mémoire de la catastrophe*- Maya Bösch a fait émerger une cartographie de signes et de matières, *Explosion of Memories*, présentée à Genève, au Bâtiment Commun et au Centre pour la Photographie, du 15 novembre au 3 décembre 2017. Les mises en scène de Maya Bösch, avec la compagnie Sturmfrei, ont toujours été « mises en espaces ». Il fut ainsi donné de voir sa précédente création, *Tragedy Reloaded*, à partir de textes d'Eschyle et d'Elfriede Jelinek, au sein d'un lieu d'art contemporain, le Flux Laboratory, dont tous les espaces étaient habités par les actrices. Auparavant, lorsqu'elle fut, de 2006 à 2012, codirectrice avec Michèle Pralong, du Grütli (renommé GRÜ / transthéâtre) à Genève, il s'agissait là encore, à une autre échelle, de faire vivre *une pensée du lieu* (et de ses extérieurs) que ne circonscrit pas la seule expression de « scène expérimentale ». Dans une veine où les arts du spectacle se sont nourris de formes et d'énergies venues de l'art-performance, et selon une vulgate contemporaine qui s'est largement répandue, il se sera en quelque sorte agi de « performer le lieu ». Notons enfin, dans la panoplie déployée ces derniers temps par Maya Bösch, une série de publications génériquement intitulée ON SPACE, BODY, SOUND AND TIME : projet éditorial d'emblée annoncé comme projet artistique en soi, pour explorer les perspectives offertes par « l'hybridité des matériaux », où « pensée et pratique se rejoignent de façon systémique, sans qu'il n'y ait jamais de centre ou alors mouvant, mutant, intermittent. »<sup>1</sup>

De tels projets, qui ne ressortent pas du seul « art dramatique » (mais qu'est-ce que le théâtre ?), on dit volontiers qu'ils sont « pluridisciplinaires » ou encore « transdisciplinaires ». Mais au fond, qu'importe le flacon, pourvu qu'on ait l'ivresse ! *Explosion of Memories* était présenté comme « une exposition qui mêle différentes formes et pratiques artistiques :

---

1 Isis Fahmy, « ON SPACE, Production d'écritures », in ON SPACE 1 / 4.

cinéma, installation, performance, son, écriture et *photographie*. » Le tout produisant, selon la note d'intention du projet, « un agencement poétique » qui réunit « plusieurs propositions *sur le sensible, l'émotion et la douleur, suscitant de multiples perspectives autour de la catastrophe*. » Reste à discerner ce que cet agencement poétique met en jeu, dans sa globalité, et ce que chacune des pièces qui le composent vient éveiller, en présence physique comme en réminiscences mentales.

**Faire parler un espace dans un autre espace.** Faire parler l'espace, physique, mental, de Gibellina, dans l'espace clos, et pourtant infiniment poreux, d'un lieu d'exposition, de monstration, éventuellement de « performance ». Au sens d'une parole parlée, énoncée, proférée (comme en fait souvent usage le théâtre), cela parle si peu, pourtant. Qu'est-ce qui, alors, *vient nous parler* ? (pour paraphraser et transposer le titre d'un ouvrage de Georges Didi-Huberman, *Ce que nous voyons, ce qui nous regarde* <sup>2</sup>). Le visiteur-spectateur qui franchissait le seuil du Bâtiment Commun, était *accueilli* (on pourrait aussi bien dire *happé, entouré, etc.*, mais certainement pas *assailli*) par un triptyque d'un blanc scintillant, images grand format projetées sur trois plans inclinés. Lents mouvements de caméra qui planent sur la surface du *Grande Cretto*, d'Alberto Burri. En certains endroits de cette œuvre plane et monumentale, avec le temps, le ciment s'est grisé. D'autres parties sont « entretenues » et régulièrement blanchies à la chaux. Ce sont ces surfaces-là qu'ont choisi de filmer Maya Bösch et Fred Lombard <sup>3</sup>. Un « cri blanc », précise le dossier de l'exposition, alors que le blanc appelle le silence neigeux, ou le recueillement : se souvenir que dans certaines cultures, le blanc est souvent couleur du deuil. Une peau comme celle du *Grande Cretto* ne « dit » rien : comme le blanc contient toutes les couleurs, le silence de cette surface fendillée, ou crevassée, réveille d'autres silences lointains, des catastrophes muettes, et contient leur rumeur palpitante. Peut ainsi se superposer à l'écho enseveli d'un tremblement de terre sicilien, la majestueuse dérive arctique d'un bloc de banquise, dont on sait que le réchauffement climatique (autre catastrophe, lente et implacable) provoque la fonte et la dislocation. Les images *parlent* souterrainement, et l'explosion sourde des mémoires, dont ces images entretiennent la coulée, brasse dans son murmure les archipels d'un Tout-Monde <sup>4</sup> en composite diversité. C'est un silence peuplé. On s'habitue au murmure, on perçoit au loin le ressac d'un tremblement, et tout près, on distingue des voix chuchotées, transmises par de minuscules haut-parleurs (qu'il faudrait ici nommer « bas-parleurs »). Voix du Souvenant, dans le monologue *Cette fois*, de Samuel Beckett (1978), qui semble venir d'un passé fantomatique, ruine du présent, ruine au présent, qui le hante cependant.

« Je suis dépourvu de voix et ne peux donc être heureux. » La phrase est tronquée. Dans *Notre besoin de consolation est impossible à rassasier* (dont des fragments sont diffusés dans la pièce de l'Atelier Terranova, où des poches d'eau ruissellent, goutte à goutte, sur de petits blocs d'argile posés sur des tables qu'un son mat fait trembler), Stig Dagerman parle de « foi »

2 Georges Didi-Huberman, *Ce que nous voyons, ce qui nous regarde*, Editions de Minuit, 1992.

3 Images tournées à Gibellina en 2016

4 Edouard Glissant, *Traité du Tout-Monde*, Gallimard, 1979. « J'appelle *Chaos-monde* le choc actuel de tant de cultures qui s'embrasent, se repoussent, disparaissent, subsistent pourtant, s'endorment ou se transforment, lentement ou à vitesse foudroyante : ces éclats, ces éclatements dont nous n'avons pas commencé de saisir le principe ni l'économie et dont nous ne pouvons pas prévoir l'emportement. »

et non de « voix », mais *Explosion of Memories* provoque sans doute ce lapsus auditif, tant on y entend des voix, même lorsqu'elles n'y sont pas, ou alors mises à distance (ce qui crée du rapprochement) : ensevelie sous un monticule de charbon dans une pièce intitulée *Tombe Gramsci*, où il est question du « poids mort de l'histoire » ; absente du film *Riss / Fêlure / Crepa*, cependant sonorisé et non muet, où les regards et les corps sont suffisants pour *narrer* un lieu de mémoire où tentent de se retrouver, 25 ans après la catastrophe et la mort de la mère, un père et ses trois filles. Il y a, dans cette étrange dynamique du retour, la densité d'un temps suspendu qui rappelle, dans son rythme même, le film *Sicilia* de Straub et Huillet (1979), adaptation partielle du roman *Conversation en Sicile*, de l'Italien Elio Vittorini, voyage initiatique d'un homme exilé aux Etats-Unis qui revient, lui aussi, sur les lieux de son enfance.

Une souvenance, plutôt qu'un souvenir précis. Au gré des espaces qui en constituent l'ossature, dans la façon de convoquer des traces plus ou moins fantomatiques (ce qui survit du tremblement de terre de Gibellina, mais aussi ce qui survit d'un film, de textes de Gramsci -auquel s'ajoute un fragment de Pasolini, de Beckett, de Stig Dagerman...), *Explosion of Memories* étend les contours d'un *théâtre mémoriel* (à mille lieues de ce qu'il est aujourd'hui convenu de nommer « théâtre documentaire ») où s'invente un récit diffracté. Ce récit nous parle dans le grain des voix -comme une chambre d'échos subtilement et invisiblement gravés dans le silence-, mais aussi dans la présence quasi spectrale de certaines matières sonores : bruits de pas, d'objets de cuisine, d'extérieurs, extrêmement présents dans le film (dont l'écoute passe par des casques audio, qui renforcent pour le spectateur un état d'immersion) ; ruissellement de l'eau dans l'atelier Terra Nova ; et au premier étage du Bâtiment Commun, où étant exposées des photos nocturnes de Christian Lutz, prises entre l'ancienne et la nouvelle ville de Gibellina, résonnait par intervalles le martèlement d'un « esprit frappeur »<sup>5</sup>. Ainsi donc, chacune des pièces de l'exposition-puzzle *Explosion of Memories* était reliée aux autres par une dramaturgie sonore, signée Rudy Decelière : « partition temporelle » qui, mine de rien, confère à l'exposition sa *théâtralité*. Mais est-ce encore du théâtre ? Au théâtre, comme le remarquait Maya Bösch lors d'une conversation, les metteurs en scène maîtrisent la durée de l'œuvre qui est jouée, et les spectateurs, saufs à quitter la salle, acceptent d'être captifs de cette durée. Dans le dispositif d'*Explosion of Memories*, les spectateurs sont libres du temps qu'ils décident de consacrer à visiter l'exposition. En fait, dans beaucoup d'expositions d'art contemporain, qui se manifestent souvent par l'accumulation d'œuvres (quel que soit l'intérêt curatorial), on voit de nombreux spectateurs qui ne font que passer. Au Bâtiment Commun et au Centre pour la Photographie, les personnes s'attardaient, chacun des espaces constituant l'exposition ayant sans doute le don d'éveiller un désir d'imprégnation. A cela une possible explication : *Explosion of Memories* n'aura pas été simple exposition, mais mise en tension de l'exposition. Mise en tension sonore, visuelle, physique, spatiale. S'il faut un seul exemple : on a déjà parlé de la série photographique de Christian Lutz, au premier étage du Bâtiment Commun, et du son percussif qu'abritait le même espace. Encore faut-il ajouter que les images n'étaient pas éclairées comme elles l'auraient normalement été dans une galerie d'exposition. Chacune des photographies était saisie dans un rayon de lumière, projeté horizontalement, et dans l'obscurité de la pièce, cet éclairage-même était soumis aux variations d'intensités fluctuantes. Cet élément de « mise en scène » n'a rien d'anecdotique : mystérieusement, le travail de lumière, sans intention de créer le moindre effet d'optique, donnait ainsi aux images éclairées une palpitation, ou encore un halo, qui incluait subrepticement le regard du spectateur.

Toute l'exposition était ainsi régie par une scénographie méticuleusement pensée. Rien d'étonnant à ce qu'y ait œuvré Thibault Vancraenenbroeck, qui collabore depuis 2003 aux créations de Maya Bösch et de la compagnie sturmfrei, et qui disait « chercher un troisième corps, entre acteurs et spectateurs. Un corps dont la présence magnétise les pensées et les actes. Un corps sculptural ou architectural qui aiguise la résonance des idées et du langage.

---

5 Cette installation, intitulée *Poltergeist*, reposait sur un marteau motorisé venant frapper régulièrement deux murs en angle droit.

Un corps qui regarde autant qu'il est regardé. »<sup>6</sup>

**Une exposition en présences.** Une exposition : théâtre éphémère (*cartographie*, dirait Maya Bösch) d'images et de sons, d'espaces et de volumes, de signes et de matières. Il y a présence dès lors que ça parle, fut-ce en silences habités. Et puis, des moments singuliers sont venus ponctuer la partition temporelle de l'exposition. Un chœur, formé de cent participant.e.s, avec la chanteuse Dorothea Schürch, constituant une « sculpture sociale »<sup>7</sup> dont la « voix collective » portait l'énergie de la douleur.<sup>8</sup> Du chœur collectif au corps pris dans son enveloppe singulière, *Explosion of Memories* a encore accueilli, dans un espace intime, les massages et entretiens individuels proposés par Anne Marchand, avec des séances de réflexologie destinées « à mobiliser le processus d'*auto-guérison du corps*. » Deux acteurs, enfin, ont discrètement traversé toute la durée de l'exposition. Acteurs-paysages. Océane Court-Mallaroni recueillait notes et impressions, qu'elle restituait parfois à l'oreille de quelques spectateurs, sur le ton de confidences chuchotées. Fred Jacot-Guillaramod, pour sa part, aura élu refuge au premier étage, parmi les photographies de Christian Lutz, ombre déambulant à la lisière de paysages dépourvus de toute présence humaine, parfois s'y allongeant, corps dissimulé sous des couvertures. Présences feutrées, quasi invisibles, *actives en creux*.

**La mémoire, c'est décombres.** « Qu'est-ce qui survit à la catastrophe ? » est-il demandé dans *Explosion of Memories*. Une « mémoire en respiration », qui garde au plus profond le battement de la douleur, lequel remonte parfois en surface des écorces et des corps, mais dont le souffle a aussi « force de résistance », errance tenace des lucioles malgré les spectres, qui saura « se souvenir de l'histoire qui n'est pas advenue ». La mémoire, c'est décombres, mais chacun sait que dans les fissures de ces multiples décombres, de nouvelles herbes folles vont trouver leur chemin d'herbes folles. Avec *Explosion of Memories*, se saisissant de l'histoire de Gibellina et des paysages, réels et fictifs, qui ont survécu à la catastrophe, Maya Bösch met en scène (ou expose, si l'on veut) le paysage sensoriel d'une catastrophe qui contient d'autres *corps de catastrophe*, jusqu'aux plus intimes, en part dormante dont la douleur cultive le bruissement.

**Jean-Marc Adolphe**

---

6 « J'aimerais pouvoir commander la chute d'une météorite sur une place publique », entretien entre Maya Bösch et Thibaut Van Craenenbroeck, in ON SPACE 1 / 4.

7 Joseph Beuys a créé le terme de « sculpture sociale » pour communiquer sa vision du potentiel de l'art à transformer la société. Comme une œuvre d'art, une sculpture sociale inclut l'activité humaine qui cherche à structurer et transformer la société ou l'environnement.

8 Performance collective, *La Forêt d'O* a été présentée dans l'espace de l'exposition, le 24 novembre 2017.